Patricia Hidiroglou, *Rites funéraires et pratiques de deuil chez les juifs en France, XIX^e-XX^e siècles*

Paris, Les Belles Lettres, 1999, 448 p., lexique, bibl., ill. (« Histoire »)

Georges Drettas

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2630>

DOI : 10.4000/lhomme.2630

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 321-323

ISBN : 2-7132-1316-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Georges Drettas, « Patricia Hidiroglou, *Rites funéraires et pratiques de deuil chez les juifs en France, XIX^e-XX^e siècles* », *L'Homme* [En ligne], 153 | janvier-mars 2000, mis en ligne le 24 novembre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2630> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2630>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Patricia Hidiroglou, *Rites funéraires et pratiques de deuil chez les juifs en France, XIX^e-XX^e siècles*

Paris, Les Belles Lettres, 1999, 448 p., lexique, bibl., ill. (« Histoire »)

Georges Drettas

- 1 Constituer une anthropologie des sociétés juives dans l'espace francophone n'est pas une tâche aisée. Ce domaine, qui a longtemps existé en marge de la *Wissenschaft des Judentums*, s'est développé après la Shoah essentiellement dans l'aire anglophone. Il y a donc quelque courage à affronter une situation qui, au-delà des différences de langue et de style, présente des disparités non négligeables tant en ce qui concerne le mode de construction de l'objet que la démarche analytique. Patricia Hidiroglou, qui travaille à l'élaboration d'une anthropologie du judaïsme dans le cadre national français, allie la méthode historique à la mise en évidence des aspects ethnographiques du système français, afin d'en souligner le caractère exemplaire.
- 2 Dans *Les Rites de naissance dans le judaïsme*, ouvrage paru dans la même collection en 1997, Patricia Hidiroglou considérait l'ensemble des pratiques liées aux événements joyeux de la vie que sont le mariage et la naissance, tout en décrivant les fondements du devenir socio-historique du judaïsme français depuis deux siècles. Deux jalons marquent celui-ci : la création du Grand Sanhédrin et l'organisation consistoriale (1808), sous Napoléon I^{er}, puis l'arrivée en France des réfugiés d'Afrique du Nord (Tunisie, Maroc, Algérie), qui revêt un caractère massif après 1962. Chaque élément de l'évolution socioculturelle doit être repéré en fonction de ces deux événements.
- 3 Dans le présent ouvrage, l'auteur étudie les pratiques liées à la mort, objet crucial de l'observation ethnologique. Dans les groupes qui se définissent par la pratique du judaïsme, ce moment est d'autant plus important qu'il met en jeu des prescriptions extrêmement précises et contraignantes. Or, cet ensemble de normes devra s'adapter pour s'intégrer au cadre général des réformes imposées par le système napoléonien. Le Consistoire central sera l'agent de tous les processus de réforme à visée intégrative (organisation communautaire, culte, droit religieux, etc.). Sur ce point, le livre a le

grand mérite de montrer que ce que nous appelons « tradition » n'est souvent que le résultat d'une innovation apparue au siècle dernier.

- 4 Patricia Hidirolou procède à un examen minutieux des modalités concrètes de l'inhumation et de l'organisation des cimetières, qui fait ressortir la dynamique de la situation française où le judaïsme est régulé comme les autres religions nationales, catholicisme romain et protestantisme.
- 5 L'ouvrage se divise en deux parties d'importance égale, elles-mêmes composées de huit chapitres précédés d'une introduction et d'un préambule, et suivis d'une conclusion. Il y a entre les chapitres des « échos » thématiques qui permettent d'éviter des redites entre la première partie, essentiellement historique, et la deuxième, plus spécifiquement ethnologique. Ce plan très clair reflète une progression de l'exposé qui part des conditions sociales et matérielles des obsèques pour aborder ensuite les aspects affectifs qui se cristallisent dans le « travail de deuil » après la disparition d'un parent.
- 6 Les lieux de mort ont fait l'objet de réglementations multiples qui reflètent l'évolution des plans urbains. Le *cimetière juif* cesse d'être un espace marginal, isolé, pour devenir, au sein de l'agglomération parisienne, une division israélite côtoyant dans une même enceinte les espaces réservés aux cultes majoritaires, sans oublier les premières parcelles musulmanes ou les « divers ». À travers une foule de détails passionnants, l'auteur nous invite à revisiter le cimetière de l'est, ou « Père Lachaise », le cimetière du Montparnasse et, bien entendu, Bagneux.
- 7 Tout ce qui concerne « l'espace funéraire » est scruté dans une série de chapitres copieux (pp. 47-309), et cette insistance sur l'objet cimetière me paraît pleinement justifiée. En effet, si l'inhumation constitue un moment douloureux par excellence pour l'individu, il est aussi foncièrement signifiant du point de vue social.
- 8 Procédant à la fois en historienne et en archéologue, Patricia Hidirolou souligne l'importance des traces visibles que propose l'espace funéraire. Il s'agit d'un lieu de mémoire qui permet, entre autres, de « lire » les principales caractéristiques du judaïsme français. On y retrouve inscrit le clivage fondamental *sépharade/ashkénaze*, qui perdure encore aujourd'hui en France. Cette différence interfère avec la stratification sociale que reflètent les monuments funéraires, qu'il s'agisse des caveaux luxueux des familles prestigieuses du Père Lachaise et du Montparnasse, ou des monuments communs des immigrants de l'empire russe, à Bagneux. Toutefois les deux groupes ne sont pas homogènes. L'ensemble ashkénaze, originaire principalement de l'Alsace-Lorraine, reçoit dès la fin du XIX^e siècle une masse de migrants provenant d'Europe orientale (Russie, Pologne, Roumanie, Allemagne). L'ensemble sépharade français accueille des « orientaux » (Grèce, Turquie, Proche-Orient) dans les années 20, mais il demeure minoritaire jusqu'au renversement démographique des années 60, lorsque les juifs du Maghreb viennent rejoindre ce groupe. Or, cette dynamique pose le problème du maintien de traits culturels locaux (coutumes, *minhag*, etc.) qui se mêlent aux formes nouvelles qu'impose le processus d'intégration.
- 9 Est abordée la question du statut économique des groupes concernés, qu'il s'agisse des israélites autochtones (Bordeaux, Bayonne, Comtat, Alsace-Lorraine) ou des migrants. Patricia Hidirolou met en lumière une donnée que l'on rencontre dans nombre d'autres sociétés juives : jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, la grande majorité des juifs de France sont des gagne-petit que la pauvreté n'épargne pas. Or, les obsèques coûtent très cher. Face à ce problème, on voit intervenir les solidarités

communautaires. On aura, d'un côté, les associations émanant directement du Consistoire, et de l'autre les « mutualités » qui regroupent les « originaires » de tel ou tel pays (Pologne, Russie ou Roumanie).

- 10 L'auteur explique comment ces associations d'entraide agissent en fonction des réglementations nouvelles tout en continuant d'assumer le rôle de la *hevrah qaddisha* (confrérie sainte) traditionnelle, qui fut toujours un pilier des structures communautaires. Dans l'espace parisien, ces associations ajoutent au traitement de la mort, tel qu'il est prescrit dans les règles générales du code religieux, la dimension du lieu d'origine des migrants en tant qu'il spécifie la mémoire familiale. Il s'agit là d'un trait permanent que l'on observe dans d'autres régions de la diaspora (ensemble sépharade de Salonique, par exemple, mais aussi Corfou ou même Janina en Épire, Athènes, etc.). L'étude de ces interactions est très importante pour la compréhension des pratiques diasporéïques, et pour l'analyse du judaïsme défini comme un mode de vie en liaison avec la mémoire des territoires familiaux où s'ancrent particularité des coutumes et diversité des traditions.
- 11 La mort, qui fonctionne comme révélateur identitaire pour les individus qui l'affrontent, est le thème central de la deuxième partie (pp. 287-355). L'auteur s'appuie sur une sélection d'entretiens, de fragments de vie qui font écho aux sources écrites utilisées par ailleurs. Ces témoignages livrent le point de vue des acteurs sociaux sur le judaïsme pratique. Enfin, la conclusion reprend de façon synthétique les principaux axes de la description en problématisant le concept de « tradition ». Pour Patricia Hidiroglou, celle-ci est le résultat d'un compromis entre les pressions exercées par la société globale et la nécessité de maintenir des règles enracinées dans une continuité millénaire.
- 12 L'ouvrage se complète d'un appareil critique exhaustif : notes abondantes, lexique des termes hébraïques, bibliographie contenant aussi bien les sources d'archives que les ouvrages cités.
- 13 Par la richesse des données et la fécondité des perspectives de recherche qu'il propose, ce livre est une contribution essentielle à l'anthropologie du judaïsme français. Il devrait être lu par tous les chercheurs en sciences humaines – sociologues, ethnologues, géographes et historiens – qui se penchent sur le devenir socioculturel des populations migrantes que l'on observe désormais en milieu urbain. Au-delà de son ancrage parisien, il constitue d'ores et déjà un outil de base pour l'étude comparative des phénomènes de diaspora dans l'espace français (juifs, grecs, arméniens, chinois) et, plus généralement, pour l'approche anthropologique des groupes humains déplacés.